

# COMPARER SANS PERDRE LE NORD : REGARDS CROISÉS SUR LE TERRITOIRE DES ÉTUDES LITTÉRAIRES « FRANCOPHONES »

Lisbeth Verstraete-Hansen

*Université de Copenhague*

Depuis leur émergence dans le paysage académique international dans les dernières décennies du XXe siècle, les études littéraires francophones ont fait l'objet de débats incessants sur leur objet et leurs méthodes. Dans ces débats, l'une des questions théoriques majeures porte sur le sens même de l'adjectif « francophone », polysémique et notoirement instable : pour les uns, ce terme est indissociable de l'histoire politique française et véhicule une idéologie (néo)coloniale, racialisante et hiérarchisante ; pour les autres, il constitue la condition *sine qua non* pour décentrer les études littéraires françaises et y intégrer une dimension transnationale.

385

Envisagées dans leur globalité, les littératures écrites en français forment incontestablement un assemblage supranational ouvert aux approches comparatistes. Or, à quelques exceptions près, il a fallu attendre la fin du XXe siècle et le tournant mondial des sciences humaines pour voir se développer des réflexions théoriques générales sur le potentiel comparatiste de ces littératures qui sont aujourd'hui explorées selon une variété d'approches transversales. Les propositions pour des études francophones *postcoloniales*, *transnationales* ou *transculturelles*—auxquelles il faut encore ajouter les approches menées en termes de *French Global* ou encore *World Literature* et *Littérature-monde*—mettent en évidence que les études littéraires francophones évoluent non seulement au rythme des grands tournants de l'histoire des sciences humaines et sociales, mais aussi à travers des échanges internationaux.

Il y a toutefois lieu de se demander si c'est bien le même objet « francophone » qui est abordé dans les différents contextes académiques et linguistiques, puisqu'on sait depuis les travaux d'Edward Saïd sur les *travelling theories* et ceux de Pierre Bourdieu sur la circulation internationale du savoir, que les territoires et les frontières disciplinaires varient d'une tradition nationale à l'autre. Ce sont ces territoires qui feront l'objet du présent article suivant une approche méthodologique inspirée par l'histoire

croisée.

Par « histoire croisée », nous entendons la mise en rapport de pratiques de recherche de différentes traditions académiques supposées entretenir des relations qui affectent ou transforment les activités concernées (Werner et Zimmerman). On privilégiera l'axe linguistique franco-anglais, tout en tenant compte du fait que dans les deux cas, il s'agit de langues transnationales utilisées dans plusieurs traditions universitaires nationales, ce qui empêche de postuler une quelconque unité des deux côtés.

Faute de pouvoir capter dans un seul article tous les moments de cette histoire, nous proposerons un éclairage ponctuel en partant de l'idée que l'arrivée des *Postcolonial studies* dans les milieux universitaires français au début du siècle apporte une réponse circonstanciée à une « crise des méthodes dans l'approche des littératures francophones » (Beniamino, « Francophonie » 9) et que cette réponse, à travers les interactions entre chercheurs anglophones et francophones, y a progressivement délesté l'objet d'étude des littératures francophones du Nord, c'est-à-dire la Belgique, la Suisse et, jusqu'à un certain degré, le Québec. Cela soulève la question des implications de cette réduction pour les autres approches mobilisées dans ce domaine : est-ce que celles-ci développent leurs hypothèses et leurs concepts à partir du corpus émergé du paradigme postcolonial ou sur la base d'une idée plus inclusive des littératures francophones ?

Pour apporter des éléments de réponse à ce questionnement, nous examinerons les positions épistémologiques telles qu'elles se sont matérialisées dans des ouvrages et des articles en anglais et en français, aussi bien en amont qu'en aval des échanges croisés autour des littératures francophones, avant de nous appuyer, dans la dernière partie de l'article, sur des exemples concrets pour discuter à quelles conditions l'adjectif « francophone » pourrait être utilisé dans son sens étymologique—*qui parle français*—pour appréhender les littératures écrites en français dans une perspective transnationale ouverte à l'ensemble de celles-ci.

Les textes retenus pour jalonner la démarche ont été sélectionnés selon deux critères : ils abordent les productions littéraires écrites en français avec une visée « francophone » générale sans aucune limitation régionale (comme « sub-saharienne » ou « caribéenne ») et avec une ambition de synthèse souvent repérable à travers des mots comme *vocabulaire, anthologie, perspectives, état des lieux, glossary, companion, introduction*.

## LES *FRANCOPHONE STUDIES* EN ANGLAIS : UNE CRITIQUE DE L'UNIVERSEL

De nombreux chercheurs ont fait le constat d'une ignorance réciproque entre traditions francophones et anglophones (Combe, « Two ») dans le domaine qui nous intéresse, voire d'un « gap in thinking on this issue between Anglophone and

Francophone criticism » (Murphy, « How » 410). L'arrivée de la théorie postcoloniale en France a toutefois changé la donne, même si sa réception française a le plus souvent été analysée sous l'angle du retard qu'ont pris les milieux universitaires français à reconnaître les perspectives ouvertes par cette pensée. Plutôt que de revenir ici sur une réception déjà abondamment commentée (Ali-Benali et al. ; Baneth-Nouailhetas et Joubert ; Collectif Write Back ; Smouts), nous souhaitons simplement, dans cette section, rappeler les éléments nécessaires pour comprendre comment le questionnement postcolonial a ouvert une voie de sortie de l'impasse méthodologique dans laquelle se trouvaient les études littéraires francophones à l'université française au tournant du siècle.

Dans les universités américaines et britanniques, le développement des études littéraires francophones s'est fait dans les *French studies* dont le statut dans la configuration universitaire est celui d'une discipline de langue et de culture étrangères. Historiquement organisées autour de « four different but more or less isomorphic entities » (Hargreaves, « Presaging » 121)—la langue, la vie politique, la culture et l'ethnicité françaises—les *French studies* s'engagent, dès les années 1980, dans un processus de « becoming transnational » (Forsdick, « Why » ; Lionnet, « National ») qui s'accéléra sous l'impulsion de la théorie postcoloniale en vogue dans les départements d'anglais (Hargreaves, « Transculturation »). Ce paradigme va influencer durablement la manière d'envisager l'objet « littératures francophones » en contexte anglophone.

387

Une orientation comparatiste plus classique est pourtant à l'œuvre dans *Francophone Literatures. An introductory survey* de 1996 présenté comme le premier ouvrage en anglais sur ces littératures (Jack 13). Le terme « francophone » couvre ici toutes les littératures non hexagonales et même si, selon l'auteure, l'indépendance relative de la Belgique, de la Suisse et du Canada français rend difficile de comparer directement l'histoire littéraire de ces pays à celle des pays anciennement colonisés (1-2), les différents sous-ensembles francophones seront abordés avec un même objectif : identifier, pour chaque littérature, les aspects « francophones » des textes, c'est-à-dire ce qui est « non-French, anti-French, or supra French » (17).

C'est le fait que la littérature française et, à travers elle, l'idée de littératures nationales homogènes et identifiables, n'est pas contestée comme unité de comparaison, qui nous place devant une démarche comparatiste traditionnelle fondée sur ce que Susan Friedman nomme une « hiérarchie épistémologique » (Friedman 42). Ce terme sert à caractériser une pratique qui « presumes a normative standard of measure by which the other is known and often judged » (34). En effet, faisant de la littérature française le fond sur lequel les autres littératures écrites en français viennent se détacher, l'approche instaure d'emblée une relation hiérarchique entre la France et les autres ensembles francophones.

L'ouvrage n'en met pas moins en garde contre la dimension idéologique véhiculée par l'usage du terme « francophone » en posant que « the fact that the ideology of francophonie is bound up with French interests in the francophone world, par-

ticularly in Africa, [should not] be underestimated » (Jack 14). Les connotations politiques de la notion de « francophonie » ont enraciné un scepticisme profond à l'égard de ce terme chez de nombreux chercheurs anglophones qui considèrent qu'il occulte non seulement l'histoire coloniale et la relation problématique de la plupart des pays africains avec la France, mais aussi les formes de savoir liées à la domination impériale et la prétention à l'universalité. Ce sont toutes ces dimensions que l'approche postcoloniale, dont la critique de l'universel constitue une prémisse fondamentale, s'emploiera à dévoiler et à analyser dans des travaux où la francophonie du Nord, représentée dans l'ouvrage de Jack, n'est pas souvent incluse.

388 Comme il est construit à partir de la rencontre entre les *French studies* et la théorie postcoloniale, l'objet « francophone » tend presque naturellement à exclure les pays ou territoires de langue française qui n'ont pas une histoire postcoloniale commune avec la France. Aussi David Murphy propose-t-il au début du siècle de distinguer entre *Postcolonial Francophone studies* et *European Francophone studies*, ces dernières devant comprendre la production littéraire de la Belgique et de la Suisse (« De-centring »). Distinction utile à certains égards, mais qui présente néanmoins le désavantage de laisser entendre d'une part que le questionnement postcolonial ne serait pas pertinent pour l'Europe francophone extra-hexagonale et, de l'autre, que les modèles théoriques élaborés par les historiens des littératures francophones du Nord n'auraient pas de valeur explicative pour les littératures francophones du Sud.

Dans les années qui suivent, les contours postcoloniaux de l'objet « francophone literatures » semblent s'imposer comme une évidence partagée qui n'a besoin d'aucune précision en contexte anglophone. En témoignent les titres de deux ouvrages historico-littéraires parus dans la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle : en 2001, le *Francophone Literatures : A Literary and Linguistic Companion* (Offord et al.) ne comporte aucune section sur la francophonie européenne, et il en va de même du *Cambridge Introduction to Francophone Literature* de 2007 qui, au sujet des littératures belge et suisse reconnaît que « [...] they are of course francophone, but they are most easily approached as examples of 'national' literatures » (Corcoran 22).

Ainsi se dessine, en contexte anglophone, une interchangeabilité des étiquettes « francophone » et « postcolonial » qu'a aussi relevée Alec G. Hargreaves. Dans son analyse de l'évolution conceptuelle des études littéraires francophones, il écrit que « 'Francophone' studies often functioned as the de facto French-language equivalent of Anglophone 'postcolonial' studies » (« Presaging » 129), et il ajoute—abondant ainsi la question centrale de la transférabilité des concepts non seulement entre disciplines, mais aussi entre langues et contextes nationaux—que « [c]ompared with 'postcolonial'—and, a fortiori, locutions such as 'French language', 'in French', and 'of French expression'—'Francophone' also had the advantage of being *directly transferable* between English-language and French-language contexts [...] » (131 ; italiques de nous).

Hargreaves déplace ensuite le regard vers l'usage de l'adjectif « francophone » en français et fait observer que le terme a avant tout été utilisé pour décrire les littéra-

tures des différents sous-ensembles où le français est utilisé, non pas pour annoncer une vision globale de ces littératures :

By my count these literatures were labelled as “francophone” in the titles of not a single book published in the 1940s, 1950s, or 1960s and in only one published in the 1970s. It was not until the second half of the 1980s that “francophone” began largely though still not entirely to supplant these locutions [« de langue française », « d’expression française »] in the titles of literary studies relating to these regions. [...] [M]ost institutional initiatives addressing literatures of French expression outside France were framed in regional rather than global terms. (129)

Il est vrai que c’est seulement dans les dernières décennies du XXe siècle (Bercoff) et le plus souvent par le biais des départements de littérature comparée que les littératures francophones commençaient à acquérir une réelle visibilité dans le paysage universitaire français. Il est vrai aussi qu’il n’est pas alors question de développer un comparatisme intra-francophone embrassant l’ensemble de ces littératures, d’une part parce que la division du travail académique découpait ces littératures en zones de spécialité qui s’ignoraient, d’autre part parce que les littératures francophones émergentes, faiblement institutionnalisées et dépourvues de traditions historiographiques propres, étaient plutôt considérées comme « une déclinaison » (Franco 325) de la littérature française patrimoniale étudiée dans les départements de lettres modernes. Mais quelques exceptions notables existent, notamment les travaux d’Auguste Viatte (1901-93), professeur franco-suisse établi au Canada et désigné comme l’initiateur du « comparatisme littéraire pan-francophone » (Provenzano, « Vie » 173). En effet, dès 1958, ce pionnier des études littéraires francophones a tenté une articulation entre le comparatisme littéraire et le corpus des productions littéraires écrites en français.

389

Si la méthodologie et les présupposés de Viatte paraissent aujourd’hui datés, ses travaux méritent néanmoins l’attention pour l’éclairage qu’ils jettent sur la « crise des méthodes » des études littéraires francophones en français au tournant du XXIe siècle. Il sera donc utile de comprendre les idées qui les sous-tendent et qui pointent davantage vers un comparatisme que vers une critique de l’universel.

## LES ÉTUDES FRANCOPHONES EN FRANÇAIS : UN COMPARATISME DE L’UNIVERSEL

Entre 1958 et 1980, Auguste Viatte publie trois études sur les littératures francophones envisagées dans leur globalité. Si, en 1958, il n’est pas encore question de « francophonie »—les littératures écrites en français hors de France étant plutôt considérées comme autant d’extensions de la littérature française dans la tradition de l’*Histoire de la littérature française à l’étranger depuis le commencement du XVIIème siècle* de Pierre-André Sayous (1853)—en 1969, l’ouvrage général *La Francophonie* comprend d’importantes sections sur les différentes littératures, et en 1980 l’alliance entre comparatisme, littérature et francophonie se fait explicite dans l’*Histoire com-*

*parée des littératures francophones.*

L'étude de 1958, intitulée « La littérature d'expression française dans la France d'outre-mer et à l'étranger », est un chapitre rédigé pour le troisième tome de l'*Histoire des littératures* de la Pléiade parue sous la direction de Raymond Queneau. Après avoir constaté que cette littérature—toujours déclinée au singulier malgré l'éclatement spatial de l'objet—est « négligée par les comparatistes [et] souffre de sa place intermédiaire entre les objets d'autres disciplines » (1368), Viatte identifie les traits communs des ensembles concernés : petits et isolés les uns des autres, ils abritent des écrivains ayant en commun d'évoluer dans des sociétés multilingues et multiculturelles et de devoir choisir entre l'appartenance locale et l'appartenance française. Il présente ensuite les différentes littératures en les juxtaposant, mais sans jamais les mettre en relation les unes avec les autres, la seule relation envisagée étant celle qui relie chacune d'entre elles à la France. Ainsi, l'étude subordonne la démarche comparatiste—l'identification de similitudes et de différences d'un assemblage supranational—à l'histoire de la littérature nationale française, comme en témoigne l'usage du singulier du titre, et à l'idée selon laquelle « l'unité de la culture dépasse et embrasse les variétés nationales » (1369).

390

À partir de 1962, sous l'influence de la vision senghorienne de la Francophonie comme un « Humanisme intégral, qui se tisse autour de la terre » (Senghor 844), les termes *Francophonie/francophone* commencent à s'imposer comme concept fédérateur pour désigner les productions littéraires écrites en français par des écrivains non français. Cependant, un certain flou lié au contexte de décolonisation de ce début des années 1960 entoure ici leur sens. Ferroudja Allouache, qui a étudié l'usage de l'adjectif « francophone » dans le discours critique littéraire entre 1921 et 1970, fait remarquer que « [s]i l'apport intellectuel provenant des anciennes colonies reste indexé au référent 'francophonie', à l'inverse, les écrits des auteurs européens ne sont jamais qualifiés de 'francophones' ou classés sous une autre appellation » (56). Cette distinction semble pourtant s'estomper vers la fin de la période étudiée comme en témoigne le paragraphe d'ouverture de la deuxième étude de Viatte qui, dans *La Francophonie* de 1969, inclut aussi bien le Canada et la Suisse que les « pays nouvellement indépendants » dans la « collectivité » décrite dans les lignes suivantes :

*Francophonie, francophones* : les deux mots sont à la mode, comme les réalités qu'ils désignent et auxquelles l'opinion publique s'éveille désormais. [...] Employons-les donc, pour définir soit le fait de parler notre langue, en France ou ailleurs, soit la collectivité des peuples qui la parlent. (5)

Dans cet ouvrage, Viatte organise le contenu en zones géographiques dont il passe en revue l'histoire politique et littéraire, tout en manifestant un intérêt particulier pour l'apport des différentes littératures au rayonnement de la langue et de la littérature françaises. Puisant abondamment dans une certaine tradition historico-littéraire française décrite sans concession par François Provenzano comme « pétrie de purisme centralisateur et de croyance absolue en la supériorité intrinsèque du français »

(« Vie » 41), Viatte présente la langue française comme un facteur de cohésion bien plus puissant que l'appartenance nationale des locuteurs francophones :

Entre la sensibilité profonde d'un Wallon, d'un Romand ou d'un Québécois et celle d'un Français, on chercherait vainement des différences plus marquées qu'entre celle d'un Provençal et d'un Breton, d'un Auvergnat et d'un Lorrain. Des liens fraternels s'établissent même plus vite entre des hommes de souche et d'histoire diverses, mais de langue commune, qu'entre concitoyens séparés par des antagonismes. (190)

On peut supposer que Viatte fait ici référence aux querelles linguistiques internes qui divisent aussi bien la Belgique que le Canada dans les années 1960, ce qui lui permet de rassembler la Francophonie du Nord et du Sud dans un même geste. En même temps, les inégalités structurelles et les différents rapports de domination qui caractérisent les relations politiques et littéraires entre la France et le monde francophone hors de l'Hexagone sont minimisés au profit d'une insistance sur les valeurs communes véhiculées par la langue française. Sous cet angle, on peut parler d'une lecture déshistoricisante qui permet de dissocier la France politique de la France culturelle et de tenir séparées les questions de la colonisation et de la Francophonie, communauté fraternelle en devenir.

391

Dans les années qui suivent la parution de l'ouvrage, l'on voit aussi le mot « francophone » appliqué à des écrits d'auteurs européens. Par exemple, en 1973, les critiques littéraires du *Monde* et du *Figaro* s'en servent dans leurs articles sur l'attribution du Prix Goncourt à l'écrivain suisse Jacques Chessex (Provenzano, « Vie » 32-33). On peut également noter que deux anthologies littéraires didactiques parues respectivement en 1966 et 1977, incluent l'ensemble des littératures francophones non françaises dans leur approche, même si le terme « francophone » ne s'affiche pas dans les titres, mais seulement dans les introductions (Boly ; Philippart).

En 1980, Viatte publie l'*Histoire comparée des littératures francophones* qui affiche ouvertement une ambition comparatiste. Partant du principe que ces littératures, bien qu'elles évoluent indépendamment les unes des autres, traversent les mêmes phases, l'historien cherche à établir des correspondances à travers des études transversales portant, par exemple, sur le romantisme dans des œuvres de Suisse, de Belgique et de Louisiane, ou sur la littérature engagée de Haïti, de l'Afrique du Nord et de l'Afrique subsaharienne.

Comparatiste dans le sens où il procède par identification de différences et de similitudes entre les productions littéraires francophones, l'ouvrage n'échappe pourtant pas à la hiérarchie épistémologique définie par Friedman : d'une part parce que l'Hexagone et Paris sont clairement désignés comme « le foyer principal » d'où procèdent et vers lequel convergent les littératures francophones (182), d'autre part parce que les catégories transversales, définies *a priori*, sont forgées à partir de l'histoire littéraire française.

L'histoire coloniale, la décolonisation et la déception des indépendances sont évoquées avec moins de retenue que dans les ouvrages précédents, mais la démarche même de Viatte ne se prête pas à une prise en compte des réalités politiques et cul-

turelles locales de chaque ensemble. C'est que, comme le fait encore remarquer Friedman, « [c]omparative analysis of similarities and differences goes against the grain of the 'thick description' required for the kind of 'local knowledge' Clifford Geertz advocates in *Local Knowledge* » (36). Une contextualisation plus dense aurait pu permettre de problématiser les relations souvent compliquées et toujours fortement hiérarchisées des écrivains francophones (de tous les horizons) avec les milieux littéraires français, mais l'ouvrage repose tout entier sur une vision harmonieuse de la francophonie comme « une synthèse où les cultures, par l'intermédiaire d'une langue commune, s'enrichissent mutuellement » (Viatte, *Histoire*, 4e de couverture). Nul doute que la mise en relation se fonde ici sur l'idée d'un rapport privilégié entre l'universel et la langue française.

L'approche de Viatte n'en a pas moins évolué au cours des vingt années que couvrent ces trois études. En 1980, les littératures francophones ne sont plus considérées comme de simples déclinaisons de la littérature française mais comme un ensemble supranational dont les différentes unités plus ou moins indépendantes peuvent être mises en relation avec la littérature française (quoique non pas les unes avec les autres). Or, selon Provenzano, cette évolution s'explique moins par des avancées épistémologiques que par les discours politiques qui ont accompagné la mise en place des institutions de la Francophonie officielle. Ces discours épousent le rythme de la politique linguistique française, expansionniste et centralisatrice jusqu'aux années 1970-1980, ensuite davantage axée sur le « dialogue des cultures » (Provenzano, « Vie » 42) qui fera évoluer la conceptualisation de la langue française vers des idées plus pluralistes.

Cette imbrication entre des discours politico-idéologiques émanant souvent de la Francophonie officielle et des discours historico-littéraires à prétention scientifique constitue, selon Provenzano, une « tare disciplinaire originelle, qui continue encore aujourd'hui à déterminer leur positionnement dans le champ académique francophone » (« Vie » 193). Par conséquent, le sens étymologique du mot « francophone » —celui qui s'exprime en français—qui aurait permis d'objectiver la langue française comme un phénomène sociolinguistique susceptible de fonctionner comme le *tertium comparationis* d'un comparatisme littéraire intrafrancophone—est noyé dans la masse des discours « franco-universalistes » (Dirkx) ce qui, vers la fin du XXe siècle, confine l'objet de savoir « littératures francophones » dans une impasse à la fois méthodologique et idéologique.

Cette crise de la fin de siècle s'explique donc par le fait qu'aucune tradition épistémologiquement tenable ne s'offre aux chercheurs ambitionnant de saisir le corpus de la littérature écrite en français sous l'angle comparatiste, comme le constatent de manière assez unanime les chercheurs réunis en 2001 par Jean-Marc Moura et Lieven D'hulst pour en faire l'état des lieux dans un colloque dont les contributions sont publiées en 2003. Plusieurs pistes de recherche visant à relever les défis méthodologiques liés à un regard transversal sur les littératures francophones—parmi lesquelles celle du « système littéraire francophone » (Halen, « Notes ») et celle des « transferts cul-

turels » (Lüsebrink)—sont discutées, mais c'est la théorie postcoloniale, en plein essor dans les universités anglophones, qui s'affirmera dans les milieux universitaires français durant la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle. Déjà annoncée par la parution de *Littératures francophones et théorie postcoloniale* de Jean-Marc Moura en 1999 et *Études postcoloniales et littérature* de Jacqueline Bardolph en 2002, la perspective postcoloniale se verra encore dynamisée par des échanges plus fréquents entre chercheurs francophones et anglophones.

## CROISEMENTS

Deux inspirations disciplinaires différentes—postcoloniale et universaliste—ont donc influencé le sens attribué au terme « francophone » respectivement en anglais et en français. Par conséquent, au tournant du siècle, le découpage de l'objet « littératures francophones » n'est pas identique de part et d'autre de la Manche et de l'Atlantique. Une rapide mise en perspective à travers deux glossaires parus dans chacune des deux langues suffira pour illustrer ce décalage.

393

En 2002, le *Francophone Studies. The Essential Glossary* propose la définition suivante de son objet d'étude, délibérément amputé de la francophonie européenne :

[...] the study of any aspects of the society and culture of non-European countries which, because of a variety of historical and/or current economic, political, social and cultural factors, have been marked by French influence. [...] The potential vastness of the material to be covered means that it has also not been possible to include entries relating to other European Francophone countries such as Belgium, Luxembourg and Switzerland. (Majumdar vii)

Quelques années après paraît le *Vocabulaire des études francophones* de Michel Beniamino et Lise Gauvin dans lequel on trouve de nombreux concepts identiques. Commentant cet ouvrage, Charles Forsdick et David Murphy y voient la preuve que le terme « francophone » couvre les mêmes réalités dans les milieux universitaires anglophones et francophones :

Even publications that insisted on retaining the term “Francophone,” such as *Vocabulaire des études francophones* [...] appeared increasingly to converge with comparable publications produced in the Anglophone academy (in this case Ashcroft, Griffiths and Tiffin, 1998); indeed, one might even read these connections as clear evidence that “Francophone” and “Postcolonial” had betokened all along different taxonomic labels for the same realities. (Forsdick et Murphy 16)

Cependant, le *Vocabulaire* auquel font référence les deux auteurs contient une trentaine d'entrées convoquant la Suisse ou la Belgique et dans la notice définissant la notion même de francophonie, rédigée par un des rédacteurs de l'ouvrage, celui-ci affirme que « le lien entre francophonie et décolonisation est [...] intenable » (Beniamino, « Francophonie » 84), une idée qu'il approfondira plus tard. Ces exem-

ples donnent donc bien à voir des perceptions différentes de l'objet couvert par les termes « francophone/francophonie ».

Cette différence s'explique et par l'histoire disciplinaire des études littéraires francophones dans les deux configurations linguistiques—voisinage des études post-coloniales en contexte anglophone, des études comparatistes en France—et par le fait que dans les deux langues, l'adjectif « Français/French » désigne aussi bien une langue *internationale* qu'un état *national*. Dans les *French studies*, à partir duquel se développe les *postcolonial francophone studies*, le « French » se réfère à l'État français et l'objet de la discipline est donc façonné par l'histoire politique et culturelle françaises. Cela vaut aussi pour la problématique (post)coloniale, ce qui explique pourquoi des productions littéraires liées à l'histoire coloniale belge ne rentrent que très rarement dans les considérations bien que, objectivement, dans ce cas aussi, il s'agisse d'une réalité à la fois *postcoloniale* et *francophone* (voir, par exemple, Halen, « Petit Belge » ; Fraiture). À l'inverse, à l'université française, l'objet de savoir s'est constitué, dans un premier temps, à partir d'une approche comparatiste teintée de franco-universalisme qui fait du français une langue non seulement *internationale* (c'est-à-dire objectivement partagée par des locuteurs géographiquement dispersés) mais une langue *universelle* (c'est-à-dire considérée comme l'incarnation de valeurs à la fois françaises et universelles).

C'est sur cet arrière-fond que, dans les premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle, les contacts et échanges entre chercheurs francophones et anglophones se multiplient comme en témoignent les programmes des colloques, des préfaces et traductions. À l'intérieur de cette période, Forsdick et Murphy considèrent que les années 2006-2007 sont particulièrement importantes, d'une part grâce aux traductions en français de nombre de travaux fondateurs de la théorie postcoloniale, d'autre part grâce à l'action d'une série de « passeurs » qui contribuent à des ouvrages publiés hors de leur contexte linguistique et académique habituel (16-17). Ces interactions ayant été abondamment commentées ailleurs (Dutton ; Murphy, « Demise »), il suffit ici de résumer avec Dominique Combe, qu'il a fallu dix ans « from 1999 to 2009 to clear a path or a 'passage' between 'Francophone writing' and 'Postcolonial theory' in France » (« Two » 368). Cette observation est importante pour notre propos, car ce passage semble aller de pair avec une modification du sens de l'adjectif « francophone » en français. Une mise en regard de deux ouvrages parus aux deux extrémités de la période sera éclairante.

Le premier, déjà cité, est celui qui reprend les actes du colloque organisé en 2001 par Lieven D'hulst et Jean-Marc Moura pour faire l'état de lieux des études littéraires francophones. La section consacrée aux orientations historiques comprend huit chapitres portant soit sur des littératures locales (belge, suisse, québécoise, algérienne, néo-calédonienne), soit sur des ensembles plus larges (africaines, antillaises, océan Indien), ce qui montre que l'objet englobe aussi bien les littératures francophones du Nord que celles du Sud.

Le deuxième ouvrage, *Perspectives européennes des littératures francophones*,

regroupe les actes d'un colloque tenu en 2010 que les organisateurs situent explicitement dans la prolongation de celui organisé au début du siècle, tout en précisant : « S'il ne sera pas directement question des francophonies littéraires européennes [...], l'Europe est néanmoins au cœur de notre colloque. Disparaissant quasiment comme objet ou comme spectacle, elle revient comme *regard* » (Coste et Lançon 16 ; les auteurs soulignent). Cette évacuation de l'Europe francophone comme objet se confirme dans d'autres ouvrages de ces années (par exemple Chalet-Achour, *Francophonie* ; Veldwachter, *Littérature*) qui, sous des titres faisant penser à une approche globalisante, couvrent un corpus de textes identique à celui des études francophones postcoloniales. Ainsi on pourrait dire au final que, bien que la *théorie* postcoloniale n'ait jamais vraiment conquis l'université française, l'objet qu'elle couvre s'y est peu à peu imposé comme l'*objet* « naturel » des études littéraires francophones.

Mais qu'en est-il de cet objet lorsque de nouvelles approches critiques proposent de mettre en relation des textes littéraires francophones sous des étiquettes comme *French Global*, *Littérature-Monde* ou encore comme des études littéraires francophones *transnationales*, *transculturelles* ou *translinguistiques* ? Le recours à de telles labellisations met avant tout en évidence que l'on gagnerait à considérer les littératures francophones comme un objet d'étude dont les contours se modifient en fonction des questions posées et des approches choisies pour y répondre. Ainsi envisagé, l'adjectif « francophone » qualifierait tout simplement la totalité des œuvres littéraires produites en français, tandis qu'une seconde épithète, comme « postcolonial », viendrait éclairer la perspective selon laquelle s'est constitué le corpus.

Pour le dire autrement, à partir du moment où l'on cherche à aller au-delà de l'approche postcoloniale pour mobiliser d'autres perspectives transversales, il faudrait reprendre la question du corpus à nouveaux frais en le pensant à partir de *toutes* les littératures écrites en français, faute de quoi la réflexion perdra continuellement de vue celles du Nord. Une telle opération de (re-)construction de l'objet ne semble pas toujours être à l'œuvre, comme peuvent l'illustrer quelques travaux récents.

## QUEL CORPUS POUR LES APPROCHES DES LITTÉRATURES « FRANCOPHONES » ?

Dans l'ouvrage *French Global. A New Approach to Literary History* rédigé par Christie McDonald et Susan Rubin Suleiman, la quatrième de couverture situe explicitement l'ouvrage dans les débats sur la « Francophonie » :

The relationship between France's national territory and other regions of the world where French is spoken and written (most of them former colonies) has long been central to discussions of "Francophonie." Boldly expanding such discussions to the whole range of French literature, the essays in this volume explore spaces, mobilities, and multiplicities from the Middle Ages to today. (4e de couverture)

En proposant des parcours thématiques étalés sur près de dix siècles, les rédacteurs font voler en éclats le cadre temporel qui limitait l'étude des littératures francophones aux siècles les plus récents, tout en élargissant le cadre spatial à tous les lieux qui—« inside and outside the country known today as France » abritent des traditions littéraires en français (VII). Il s'agit donc d'un objet reconfiguré par rapport à celui des études postcoloniales ; un chapitre entier est réservé à la littérature québécoise étudiée en tant que laboratoire francophone nord-américain, tout comme sont explorées les connexions uruguayennes et argentines d'un Jules Supervielle. Cependant, en dépit du cadre renouvelé articulant littérature en français et « Francophonie », on cherche en vain des traces des traditions littéraires des pays francophones limitrophes de la France. Ni les écrits du Belge Simon Leys sur la Chine ni les textes du Blaise Cendrars (écrivain suisse naturalisé français en 1916) qui, pourtant, épouserait parfaitement les lignes thématiques de l'ouvrage, ne se retrouvent dans ses pages. Quant à Nicolas Bouvier, l'auteur suisse de *De l'usage du monde* (1963), il est simplement mentionné au détour d'une phrase dans le chapitre consacré à « Space, Identity, and Difference in Contemporary Fiction : Duras, Genet, Ndiaye » (439).

396

La référence à la Francophonie ne remet donc aucunement en question le principe de sélection fondé sur la relation des œuvres avec l'histoire littéraire ou politique de la nation française. Commentant la démarche de *French Global*, Anthony Mangeon a fait observer que l'ouvrage applique « à une littérature nationale les orientations critiques issues de la littérature comparée » (« Pour » 98), ce qui constitue, en quelque sorte, la figure inverse de la démarche de Viatte qui, en 1958 (voir *supra*), appliquait à un objet comparatiste—les littératures francophones émergentes ou plus établies—le prisme tributaire du récit national de l'histoire littéraire française. Pour François Provenzano, *French Global* privilégie le contexte postcolonial et est, de ce fait, « loin d'épuiser la variété des cadres historiographiques et critiques appliqués aux littératures de langue française » (« Francophonie » 11) dont on trouve des exemples dans les traditions belge, suisse et québécoise qui proposent une longue et riche interrogation sur la manière d'écrire l'histoire de littératures élaborées au sein de communautés multilingues et décentralisées.

Ce n'est pas ici le lieu de s'interroger plus en profondeur sur les conditions de circulation du savoir académique, mais il est frappant de voir que tout comme l'objet « littératures francophones du Nord » a été marginalisé dans les échanges entre milieux universitaires français, anglais et américains, les concepts qui ont émergé des recherches sur ces mêmes littératures et qui ont montré leur efficacité pour expliquer certaines dynamiques transnationales—par exemple le « système francophone » (Halen), les « réseaux » (Lacroix ; Marneffe et Denis), et le « jeu d'échelles » (David et Schläpfer)—ont eu peu d'écho dans les travaux en anglais.

Pour revenir brièvement à la disparition des littératures francophones du Nord comme objet, le phénomène s'observe encore dans les travaux qui envisagent les littératures francophones à la lumière des réflexions développées à partir de l'idée de *world literature* (« Littérature-monde » ; Dutton ; Moraru, Simek et Westphal).

On trouve, dans ces analyses, quelques rares auteurs québécois, mais avant tout des écrivains postcoloniaux évoluant dans la sphère de l'ancien empire français ou des écrivains venus d'horizons non francophones ayant choisi de s'exprimer en français à partir de la France.

Dans ces travaux menés en termes de « globalité » ou de « mondialité », le rapport plus ou moins explicite avec l'histoire culturelle ou politique de la France semble toujours sous-entendu, ce qui maintient, encore une fois, les productions littéraires francophones du Nord dans un angle mort. Il en va autrement quand l'approche des littératures francophones se fonde sur un critère linguistique, comme c'est le cas chez Françoise Lionnet pour qui le concept *francophonie*

[...] indexes both a creolized space of literary production and a language that carries many allophone traces. These traces echo and translate the tangled cultural dynamics of colonial and postcolonial contact zones, the longstanding conditions for the multilingual citizens of European border zones and border states (Belgium, Switzerland, or Romania). (« World » 327)

397

Attentive au fait que le contexte multilingue caractéristique de toutes les littératures écrites en français hors de France (et, à vrai dire, en France aussi) n'est pas toujours le résultat d'une situation coloniale, la définition de Lionnet basée sur une conception sociolinguistique englobe toutes les productions littéraires écrites en français aussi bien en Europe qu'ailleurs. Cette compréhension de l'adjectif engage le comparatisme littéraire francophone sur la voie déjà ouverte par Beniamino dans son essai de 1999 qui visait explicitement à doter le terme d'un contenu culturel et sociologique objectivable :

Si l'on considère que le fait national n'épuise pas l'analyse du fait littéraire, si tout cadre géographique entraîne une limitation, il apparaît donc que, sans considérer par ailleurs que cela épuise le « fait francophone », en l'espèce, *une* des dimensions pertinentes de l'analyse des littératures francophones est bien l'emploi d'une même langue, surtout dans le cas où elle s'est répandue à travers le monde. (20)

En faisant de l'usage de la langue française un critère déterminant, Beniamino rend au terme « francophone » son sens étymologique, tout en lui dépouillant de son poids idéologique franco-universaliste. Pareillement, un comparatisme littéraire basé sur l'usage du français devra explicitement écarter la vision idéologique du français comme langue *universelle* dotée de qualités intrinsèques pour ne retenir que la vision objective du français comme langue *internationale*. Le terme « francophonie » servira alors à décrire le fait qu'une masse de discours littéraires et métalittéraires en français circulent à l'échelle internationale où ils sont lus, discutés, adaptés et utilisés par des écrivains et intellectuels francophones. Une telle acception du mot ouvre une piste pour un comparatisme littéraire relationnel apte à situer les textes examinés dans le contexte pertinent et à apporter des nuances aux lignes de partage traditionnellement admises entre le Nord et le Sud, la Métropole et la colonie, la France et la Francophone, écrivains postcoloniaux et européens, migrants ou sédentaires.

On sait, pour ne citer que quelques exemples, que c'est un éditeur québécois qui, le premier, a reconnu l'intérêt des *Soleils des Indépendances* de Kourouma qui a été repris par l'éditeur parisien Seuil seulement deux ans plus tard ; et que c'est au théâtre Molière à Bruxelles qu'Édouard Glissant a introduit, en 1958, *Le Cadavre encerclé* de Kateb Yacine, pièce alors interdite en France. On a peut-être moins exploré le rôle qu'ont joué les milieux intellectuels belges dans l'accroissement de la visibilité de la littérature africaine francophone à un moment où elle est confrontée à un désintérêt général en France (Ducournau ; Steemers). Le critique Guy de Bosschère, membre des Amis de Présence Africaine à Bruxelles, écrit de manière régulière sur les écrivains africains dans des revues littéraires françaises, et le Centre international du groupement bruxellois voit défiler, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, de nombreux intellectuels anticoloniaux comme Jacques Rabemananjara, Alioune Diop, Louis T. Achille, Édouard Glissant et Aimé Césaire (Van Lierde et De Bosschère). De même, comme l'a mis en évidence Vivan Steemers, la publication et le succès initial de *L'enfant noir* (1953) de Camara Laye doivent beaucoup à des critiques et écrivains belges qui ont mobilisé leurs réseaux—cette fois de droite, et avec un tout autre agenda politique que les Amis de Présence africaine—autour de cette œuvre.

398

On peut aussi penser aux relations qu'ont entretenues les penseurs anticoloniaux comme Jacques Berque et Albert Memmi avec les milieux intellectuels québécois dans les années 1960. Ces échanges sont bien documentés, tout comme l'appropriation littéraire qu'ont fait les écrivains des thèmes décoloniaux a fait l'objet de nombreuses analyses (Filteau ; Klaus). On a moins parlé du fait que l'adaptation québécoise de la pensée anticoloniale a ensuite gagné la Belgique francophone où, dans les années 1970 et 1980, l'on a vu les tenants du mouvement de la belgitude élaborer un métadiscours critique et historico-littéraire inspiré par leurs homologues outre-atlantiques mais adapté à une situation de domination davantage symbolique que politique (Verstraete-Hansen). Dans ces exemples, la France demeure au centre de la réflexion, mais le transfert culturel se fait entre des acteurs non-centraux.

Un dernier exemple nous est offert par Danielle Dumontet qui a étudié l'influence haïtienne sur le discours social et culturel québécois. Prenant pour objet trois revues culturelles créées par des intellectuels haïtiens, Dumontet montre comment, entre 1975 et 2000, au sein du champ littéraire québécois, des transferts culturels intenses ont nourri la réflexion autour de la notion de l'« américanité » et permis aux milieux intellectuels francophones de mieux se repositionner face à la France (118).

En faisant ressortir de telles dynamiques littéraires interfrancophones qui n'ont que rarement été envisagées comme faisant partie d'une même histoire, ces différentes démarches relationnelles ont en commun de partir de quelques principes susceptibles de renouveler le regard comparatiste sur les littératures francophones : d'abord, au lieu de réfléchir en termes d'ensembles politiques ou littéraires, un comparatisme relationnel s'intéresse davantage aux relations entre les écrivains et les différents réseaux dans lesquels ils sont engagés ; ensuite, au lieu de situer d'emblée la littérature française (textes, agents ou institutions) au centre des interrogations, ces

travaux partent souvent d'un cas particulier définissant à chaque fois l'échelle et le corpus pertinents, ce qui permet plus facilement de repérer des relations multidirectionnelles et ainsi opérer un véritable décentrement.

## CONCLUSION

Un regard croisé sur l'usage du mot « francophone » dans une série de travaux marquants en anglais et français a permis de mettre en lumière que son sens coïncide de plus en plus avec celui de « postcolonial », aussi bien en anglais qu'en français. Dans ce processus, que l'on peut décrire comme « un processus de croisement complexe où des traditions nationales et disciplinaires se sont amalgamées » (Werner et Zimmerman 27), c'est l'usage anglais qui s'est peu à peu imposé en français, allant de pair avec la disparition de la francophonie européenne et (parfois) nord-américaine de l'objet d'étude. Cette disparition a peu été remise en cause par les différents renouvellements des perspectives de recherche qui, globalement, reprennent la réflexion sur les littératures francophones à partir d'un corpus « postcolonial » lié à l'histoire française.

399

Pourtant, d'autres types de relations traversent l'espace transnational francophone, et nous avons cherché à savoir à quelles conditions on peut les appréhender. Une piste possible pour (ré)intégrer toutes les littératures francophones dans une démarche comparatiste globale serait de combiner une définition objective du français comme langue internationale avec une approche relationnelle attentive aux échanges et contacts entre les écrivains et leurs réseaux. Une telle définition souligne le fait que les écrivains francophones ont un accès direct à un répertoire commun de discours littéraires et métalittéraires aussi bien sur l'axe diachronique que sur l'axe synchronique et que les échanges qui s'ensuivent—et auxquels ils peuvent participer directement—peuvent être considérés comme constitutifs d'un espace littéraire francophone où s'articulent phénomènes locaux et courants transnationaux.

Quels sont les gains et les pertes d'une telle approche ? Penser la comparaison comme mise en relation plutôt que comme l'exploration de similitudes et de différences permet à la fois d'échapper à l'approche normative qui fige la relation entre les littératures francophones dans un rapport hiérarchique, et de dépasser les lignes de partage couramment admises. En même temps, une telle démarche serait attentive au rôle de la Francophonie institutionnelle ; non pas pour faire de ses discours idéologisant le grand récit surplombant, mais pour examiner son rôle d'institution médiatrice puisque, comme l'écrit de manière très précise Michel Beniamino, une institution « n'est pas sans interagir sur la production littéraire et on voit mal comment on pourrait se dispenser de la prendre en compte dans nos analyses, surtout lorsque des écrivains signent des manifestes pour la créolité ou la littérature-monde à Paris » (« Définir » 24).

Il ne s'agit pas d'enfermer les écrivains francophones dans un huis clos ni de

négliger tous les contacts et inspirations venant d'autres langues, textes et écrivains. Il ne s'agit pas davantage de considérer l'espace transnational francophone comme un cadre stable et exclusif mais, à l'inverse, de l'envisager comme un espace littéraire qui prend forme en fonction des textes, écrivains et réseaux examinés. Ainsi compris, il constitue une échelle parmi d'autres possibles. Et peut-être que le moment est venu de voir ce que cette échelle a à offrir sans être freiné par les réflexes de recul qui ont souvent accompagné une vision globale des littératures francophones.

## OUVRAGES CITÉS

- Ali-Benali, Zineb, Martin Mégevand, et Françoise Simasotchi-Bronès, éditeurs. « Passages. Écritures francophones, théories postcoloniales ». Numéro spécial. *Littérature*, no. 154, 2009, [www.cairn.info/revue-litterature-2009-2.htm](http://www.cairn.info/revue-litterature-2009-2.htm).
- 400 Allouache, Ferroudja. *Archéologie du texte littéraire dit « francophone » 1921-1970*. Classiques Garnier, 2018.
- Baneth-Nouailhetas, Émilienne, et Claire Joubert, éditrices. *Le postcolonial comparé. Anglophonie, Francophonie*. PU de Vincennes, 2014.
- Bardolph, Jacqueline. *Études postcoloniales et littérature*. Champion, 2002.
- Beniamino, Michel. « Définir l'objet francophone : Vers un renouvellement des études francophones ». *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, édité par Claude Coste et Daniel Lançon, Honoré Champion, 2014, pp. 23-33.
- . « Francophonie ». *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, édité par Michel Beniamino et Lise Gauvin, PU de Limoges, 2005, pp. 82-86.
- . *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*. L'Harmattan, 1999.
- Beniamino, Michel, et Lise Gauvin, éditeurs. *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*. PU de Limoges, 2005.
- Bercoff, Brigitte. « Pratiques de la comparaison dans quelques départements de lettres en France ». *Comparer l'étranger. Enjeux du comparatisme en littérature*, édité par Émilienne Baneth-Nouailhetas et Claire Joubert, PU de Rennes, 2006, pp. 81-98.
- Boly, Joseph. *La Voix au cœur multiple, petite anthologie mondiale de la littérature française contemporaine*. Éditions de l'École, 1966.
- Bourdieu, Pierre. « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées ». *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, vol. 14, 1990, pp. 1-10.
- Chaulet-Achour, Christiane. *Les francophonies littéraires*. PU de Vincennes, 2016.
- . « Réflexions pour une histoire littéraire francophone transnationale ».

- Perspectives européennes des études littéraires francophones*, édité par Claude Coste et Daniel Lançon, Honoré Champion, 2014, pp. 35-44.
- Collectif Write Back. *Postcolonial Studies : Modes d'emploi*. PU de Lyon, 2013.
- Combe, Dominique. *Les littératures francophones. Questions, débats, polémiques*. PU Françaises, 2010.
- . « 'Two Solitudes' ? Francophone Studies and Postcolonial Theories ». *Francophone Cultures and Geographies of Identity*, édité par H. Adlai Murdoch et Zsuzsanna Fagyal, Cambridge Scholars Publishing, 2013, pp. 367-86.
- Corcoran, Patrick. *The Cambridge Introduction to Francophone Literature*. Cambridge UP, 2007.
- Coste, Claude, et Daniel Lançon. « Perspectives européennes des études littéraires francophones ». *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, édité par Claude Coste et Daniel Lançon, Honoré Champion, 2014, pp. 7-19.
- David, Jérôme, et Anne-Frédérique Schläpfer, éditeurs. *Échelles critiques. Le défi transnational des études littéraires*. Numéro spécial de *Compara(i)son. An International Journal of Comparative Literature*, vol. 1, no. 2, 2012, 2017.
- Marneffe, Daphne de, et Benoît Denis, éditeurs. *Les réseaux littéraires*. Edition Le Cri, 2006.
- D'hulst, Lieven, et Jean-Marc Moura, éditeurs. *Les études littéraires francophones. État des lieux*. PU de Charles de Gaulle-Lille 3/Septentrion, 2003.
- Dirkx, Paul. *Les « Amis belges »*. *Presse littéraire et franco-universalisme*. PU de Rennes, 2006.
- Ducournau, Claire. *La fabrique des classiques africain. Écrivains d'Afrique subsaharienne francophone (1960-2012)*. CNRS Éditions, 2017.
- Dumontet, Danielle. « Relations Caraïbe/Québec. Ou comment les intellectuels haïtiens redéfinissent le discours social et littéraire québécois ». *L'Atlantique littéraire : Perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique*, édité par Jean-Marc Moura et Véronique Porra, Georg Olms Verlag, 2015, pp. 97-123.
- Dutton, Jacqueline. « World Literature in French, *Littérature-monde*, and the Translingual Turn. » *French Studies*, vol. LXX, no. 3, 2016, pp. 404-18, doi. org/10.1093/fs/knw131.
- Filteau, Claude. « Du discours sur la décolonisation au discours sur le multiculturalisme ». *L'Entredire francophone*, sous la direction de Martine Mathieu-Job, PU de Bordeaux, 2004, pp. 19-33.
- Forsdick, Charles. « Why French Studies Matters : Disciplinary Identity and Public Understanding ». *French Studies in and for the Twenty-first Century*, édité par Philippe Lane and Michael Worton. Liverpool UP, 2011, pp. 37-57.

- Forsdick, Charles, et David Murphy. « Introduction : Situating Francophone Postcolonial Thought ». *Postcolonial Thought in the French-Speaking World*, édité par Charles Forsdick et David Murphy, Liverpool UP, 2008, pp. 1-27.
- Fraiture, Pierre-Philippe. *Le Congo belge et son récit francophone à la veille des indépendances sous l'empire du royaume*. L'Harmattan, 2003.
- Franco, Bernard. *Littérature comparée. Histoire, domaines, méthodes*. Armand Colin, 2016.
- Friedman, Susan. « Why Not Compare ? » *Comparison : Theories, Approaches, Uses*, édité par Susan Friedman et Rita Felski, Johns Hopkins UP, 2013, pp. 34-45.
- Halen, Pierre. « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone ». *Littératures et sociétés africaines. Regards comparatistes et perspectives interculturelles*, édité par Papa Samba Diop et Hans-Jürgen Lüsebrink, Gunter Narr Verlag, 2001, pp. 55-67.
- 402 ---. *Le Petit Belge avait vu grand*. Labor, 1993.
- Hargreaves, Alec G. « Presaging the Francosphere: Politics, Culture, and the End of Empire ». *Francosphères*, vol. 2, no. 2, 2013, pp. 121-34, doi.org/10.3828/franc.2013.12.
- . « The Transculturation of French Studies. Past, Present, and Future ». *Bulletin of Francophone Postcolonial Studies*, vol. 31, 2012, pp. 2-8, sfps.org.uk/wp-content/uploads/2018/03/3.1-online.pdf.
- Jack, Belinda. *Francophone Literatures: An Introductory Survey*. Oxford UP, 1996.
- Lacroix, Michel. « La francophonie en revue, de *La Nouvelle Relève* à *Liberté* (1941-1965). Circulation de textes, constitution de discours et réseaux littéraires ». *Globe*, vol. 14, no. 2, 2011, pp. 37-58, doi.org/10.7202/1008781ar.
- Lionnet, Françoise. « National Language Departments in the Era of Transnational Studies ». *PMLA*, vol. 117, no. 5, 2002, pp. 1252-54.
- . « World Literature, Francophonie, and Creole Cosmopolitics ». *The Routledge Companion to World Literature*, édité par Theo D'haen, David Damrosch et Djelal Kadir, Routledge, 2011, pp. 325-35.
- « Littérature-monde : New Wave or New Hype ? ». Numéro spécial de *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 14, no. 1, 2010, www.tandfonline.com/toc/gsit20/14/1?nav=toCList.
- Majumdar, Margaret A., éditrice. *Francophone Studies. The Essential Glossary*. Arnold, 2002, pp. vii-viii.
- Mangeon, Anthony. « Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges, du national au transnational : Littératures françaises, littératures francophones, littératures féminines ». *La littérature africaine francophone, mesures d'une présence au monde*, édité par Abdoulaye Imourou, Éditions Universitaires de

Dijon, 2015, pp. 87-104.

McDonald, Christie, et Susan Rubin Suleiman, éditrices. *French Global : A New Approach to Literary History*. Columbia UP, 2011.

Moraru, Christian, Nicole Simek, et Bertrand Westphal, éditeurs. *Francophone Literature as World Literature*. Bloomsbury Academic, 2020.

Moura, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. PU de France, 1999.

Murphy, David. « De-Centring French Studies : Towards a Postcolonial Theory of Francophone Cultures ». *French Cultural Studies*, no. 13, 2002, pp. 165-85, doi.org/10.1177/095715580201300203.

---. « Des études littéraires francophones aux études culturelles postcoloniales ». *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, édité par Claude Coste et Daniel Lançon, Honoré Champion, 2014, pp. 253-64.

---. « French Studies and the Postcolonial : The Demise or the Rebirth of the French Department ? » *French Studies in and for the 21st Century*, sous la direction de Philippe Lane et Michael Worton, Liverpool UP, 2011, pp. 207-19.

---. « How French Studies Became Transnational ; Or, Postcolonialism as Comparatism ». *A Companion to Comparative Literature*, édité par Ali Behdad et Dominic Thomas, Blackwell, 2011, pp. 408-20.

Offord, Malcolm, et al. *Francophone Literatures : A Literary and Linguistic Companion*. Routledge, 2001.

Philippart, Louis. « Propos liminaire ». *Littératures de langue française hors de France. Anthologie didactique*. FIPF, 1976.

Provenzano, François. « La Francophonie de French Global. Retour sur un paradigme historiographique et sa portée globale ». *Lasemaine.fr*, édité par Ana Paula Coutinho, Maria de Fatima Outeirinho et José Domingues de Almeida, Universidade do Porto, 2017, pp. 4-22, ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/16131.pdf.

---. *Vie et mort de la francophonie. Une politique française de la langue et de la littérature*. Les Impressions nouvelles, 2011.

Saïd, Edward. « Travelling Theory ». *The World, the Text, and the Critic*, Harvard UP, 1982, pp. 226-47.

Sayous, Pierre-André. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVIIème siècle*. 2 vol., J. Cherbuliez, 1853.

Senghor, Léopold S. « Le français, langue de culture ». *Esprit*, novembre 1962, pp. 837-44.

Smouts, Marie-Claude, éditrice. *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*. Presses de Sciences Po, 2007.

Stemmers, Vivan. *Le (néo)colonialisme littéraire*. Karthala, 2012.

Van Lierde, Jean, et Guy de Bosschère. *La guerre sans armes, douze années de lutte non-violentes en Europe (1952-1964)*. Luc Pire-Karthala, 2002.

Veldwachter, Nadège. *Littérature francophone et mondialisation*. Karthala, 2012.

Verstraete-Hansen, Lisbeth. « Tourments identitaires belges au prisme de la pensée anticoloniale ». *Postcolonial studies : Modes d'emploi*, édité par Collectif Write Back, PU de Lyon, 2013, pp. 225-50.

Viatte, Auguste. *Histoire comparée des littératures francophones*. Nathan, 1980.

---. *La Francophonie*. Larousse, 1969.

---. « Littérature d'expression française dans La France d'Outre-mer et à l'étranger ». *Histoire des littératures*, 3. *Littératures françaises, connexes et marginales*, édité par Raymond Queneau, Gallimard, 1958.

Werner, Michael, et Bénédicte Zimmerman. « Penser l'histoire croisée : Entre empirie et réflexivité ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, no. 1, 2003, pp. 7-36, doi.